

Laure Micheloud

Emmanuelle dans la boucherie

Emmanuelle dispose les tranches jambon l'une sur l'autre avec exactement un demi-centimètre de décalage entre chacune d'elle, de sorte à former un éventail. Elle trouve que ça donne un aspect plus appétissant au jambon et que ça attire le regard des clients. Ce jour-là, comme tous les jours d'ailleurs elle porte fièrement le tablier à carreau blanc et bleu, comme les deux autres employés de la boucherie Monod, Rue des Côteaux 5. Mais Emmanuelle a bien fait attention à enrouler deux fois la ceinture autour de sa taille pour la saucissonner et lui donner l'apparence d'être corsetée et faire ainsi ressortir sa poitrine qui rebondit hors de sa chemise blanche et s'agite mollement au-dessus du tranchoir quand elle saisit le jambon et le place face contre la lame étincelante... pour le plus grand bonheur des clients mâles et bon pères de familles qui se pressent le samedi matin pour venir chercher la viande nécessaire au menu élaboré pour le repas du soir en famille.

Emmanuelle, ou Manau comme l'appelle ses proches et ses clients les plus intimes distribue ardemment des sourires et éclabousse de clins d'œil toute la boucherie, et sa bouche peinte de multiples couches carmin laisse éclater du fond de sa gorge des rires sonores et joyeux... « Manau ! moins fort s'écrie son patron, Martial, toujours discret, affairé à ranger et passer derrière le *chenil* que Manau sème sur son passage. Martial le patron de la boucherie a autrefois accepté d'embaucher la pauvre Manau, tout droit sortie du pensionnat, sans métier, sans un sou, avec pour seule fortune sa poitrine, son teint encore frais comme une pomme à peine cueillie et son rire spontané.

Martial lève constamment ses sourcils en circonflexe perplexes et circonspects lorsque Manau harponne vocalement les clients distingués embourgeoisés dans leur manteau de cashmere qui viennent se servir chez Monod, charcuterie fine depuis 1899. « Manau ; moins fort ! On n'est pas dans un bar » ! laisse-t-il échapper lorsque Manau roule des yeux langoureux et offre encore une fois le spectacle graveleux de sa poitrine dans laquelle Ludovic Roulet, écrivain et journaliste, et l'un des meilleurs clients, pourrait volontiers plonger et goûter si la bienséance et la politesse qui font de lui l'un des hommes les plus respectés ne l'en empêchaient. Manau fait mine de pas entendre son patron, comme à son habitude, virevolte, se déhanche au-dessus du comptoir, faisant claquer ses talons aiguilles sur le linoleum, et s'écrie « À qui le tour ? » Les joues de Martial se couvrent soudain d'un rouge vif et il empoigne le bras de la jeune femme, lui ordonne de cesser son manège en proférant quelques insultes inaudibles. Elle baisse le regard au-dessus de la table au bout du comptoir et son regard croise celui d'un minuscule bonhomme dont le chapeau beige dissimule un visage fripé comme un vieux pruneau sec et un pif énorme criblé de gros trous. « Alors poupée ? c'est comme ça que tu me remercies ? » Emmanuelle plonge encore plus dans le regard lubrique du nain macho mais aussi au plus profond de sa mémoire. Elle n'y parvient pas, aucun décor ne sort de sa tête dans lequel replacer cet être que rien n'aurait pu mettre sur son chemin de façon entendue... « Le 14 juillet, ça ne te rappelle-rien, 1984 ? »... Bon sang ! elle écarquille des yeux effarés et reconnaît

soudain ce regard malfaisant penché au-dessus d'elle, ce soir du 14 juillet, à la fête Nationale à Mérogis, sur la place des fête... Ce personnage qui tenait d'une main son bras et de l'autre une seringue qui allait bientôt enfoncer dans le bras d'Emmanuelle, allongée, la jupe relevée, figée, paralysée, abandonnée sur les pavés, à la merci du nain maléfique et de la nuit solitaire et lugubre.